



http://cinemasteur01.com

# Cinéasteur

## Mother

Fiche n° 827

Mother

18 - 22 février 2010

Corée, 2009

Réalisation : Bong Joon-ho

Durée : 2 h 10

Sortie : 27 janvier



Après l'immense *The Host*, Bong Joon-ho revient avec un film d'apparence mineure. Pourtant, la virtuosité jamais démentie du prodige coréen, son attrait pour les histoires d'idiots du village (souvenir de *Memories of Murder*) et pour la collision entre la monstruosité et l'ordinaire de la vie quotidienne, font de *Mother* une sorte de synthèse en sourdine de ses deux précédents longs métrages. Si la créature du film – une mère – est d'apparence plus chétive que l'entité mutante de *The Host*, elle est peut-être encore plus puissante et mythologique. On se souvient des sentiments étrangement maternels du monstre de la rivière Han, couvant les enfants enlevés comme une portée, les conservant dans l'utérus des égouts. Cette fois, la mère du titre vit avec son fils, Do-joon, déficient mental de 27 ans, dans une intimité symbiotique et étouffante. Lorsque Do-joon est accusé du meurtre d'une lycéenne, la mère va tout faire pour le sortir de prison. D'abord protectrice et nourricière, elle se révèle vengeresse et meurtrière.

L'actrice Kim Hye-ja est célèbre en Corée pour ses personnages de mères dans une multitude de *dramas* télévisés. Ce n'est pas un nouveau personnage de mère courage que lui offre Bong Joon-ho, mais une créature bien plus ténébreuse. Dès la splendide ouverture où elle danse, seule dans un champ désert, elle est une chamane qui fait parler les morts et connaît les secrets de la mémoire et de l'oubli. Bong Joon-ho dépeint un monde villageois dont les figures mythiques sont la vieille sorcière, l'idiote et la sauvageonne. Ce monde borde la campagne profonde de *Memories of Murder* dont Bong Joon-ho a repris et développé le personnage de l'idiote qui ne sait plus s'il est coupable d'un meurtre ou seulement témoin.

Chez Bong, il faut toujours revenir au passé, descendre dans les profondeurs, explorer des mondes informes et archaïques pour découvrir les fondements corrompus de la société. La matrice du

mal, vers quoi son cinéma s'est dirigé depuis ses débuts, devient ici le ventre même de la mère. Elle garde son fils dans un état foetal et dépendant (voir la façon dont il dort recroquevillé contre son ventre, la main posée sur le sein nourricier). Elle le maintient surtout dans un état d'oubli permanent. Do-joon n'en finit pas de perdre le fil de ses pensées et de ses souvenirs, dans un état d'enfance perpétuel seulement troublé par des pulsions obscures. Il y a du Faulkner chez Bong, ce qui couvait déjà sous les champs de blé de *Memories of Murder*. Do-joon et Benjy, l'idiote du *Bruit et la Fureur*, errent tous les deux sur un terrain de golf, territoire artificiel hors du temps et de l'histoire.

L'une des forces de la mise en scène de Bong Joon-ho est d'agencer les espaces mentaux. Au terrain de golf ensoleillé et enfantin répondent les ruelles tortueuse et obscures du quartier où Do-joon poursuit la lycéenne. Do-joon fixe, terrifié, l'ouverture sombre où a disparu la jeune fille et s'en détourne. Quelque part, entre l'avancée de Do-joon vers la bouche d'ombre et son retrait, le meurtre a eu lieu. Mais quand ? La scène est déjà le souvenir de Do-joon, hâtivement raccordé pour effacer le moment du crime. L'enquête de la mère devient alors un voyage au cœur de ces ténèbres à la recherche de l'image manquante qui innocenterait son fils. Comme chez De Palma, dont Bong est l'un des héritiers les plus doués, il va falloir refaire le montage de la scène, introduire un autre regard pour atteindre une vision complète. Déroulant le fil d'Ariane que constitue le portable de la lycéenne, où

*Ca hier du cinéma*

elle conservait les photos volées de ses amants, la mère va parvenir au cœur du labyrinthe où l'attend la vérité : le dévoilement d'une culpabilité qui, au-delà de celle de son fils, est avant tout collective. Do-joon n'est sans doute que l'instrument inconscient du désir de meurtre d'une société empressée de punir la pécheresse. Le souvenir manquant de Do-joon dissimulait en fait une multitude de regards, ceux des habitants du quartier observant l'agonie de la jeune fille sur l'esplanade.

Ce rapport à la mémoire et à la culpabilité est indissociable chez Bong d'une conscience politique dont l'émergence aura été douloureuse. *Mother* pourrait récupérer le titre de l'autre film criminel de Bong Joon-ho, *Memories of Murder* : le souvenir du meurtre était aussi celui des années noires de la dictature militaire. Les crimes demeuraient impunis et le tueur restait le fantôme d'une société reconstruite sur les bases du capitalisme. Dans *The Host*, le monstre vomissait un charnier sous les yeux des enfants, métaphore de tous les morts anonymes de la dictature. L'événement traumatique et fondateur pour Bong et les cinéastes de sa génération a été le massacre de Kwangju, sanglante répression en 1980 d'un mouvement ouvrier et étudiant. À cette occasion, la dictature militaire s'est montrée à la hauteur de ses équivalents chilien ou argentin, avouant 300 morts là où il y en aurait près de 3 000.

C'est de ce passé dont la mère est aussi porteuse et complice par son silence. Pour couvrir les crimes de sa famille et sa propre responsabilité (elle est coupable de l'état mental de Do-joon), elle élimine les témoins, fait disparaître les preuves et enferme le secret dans la figure d'un autre enfant attardé, plus opaque encore que son propre fils. Pour verrouiller le passé à double tour, il ne lui reste plus qu'à se perdre elle-même dans l'oubli. Alors que le bus l'emmène en un voyage organisé fumébre, elle peut danser une dernière fois dans les flammes du crépuscule avec d'autres mères sans doute également damnées. ■

Le quatrième film du cinéaste sud-coréen Bong Joon-ho, 40 ans, confirme avec éclat l'évidente force de son style, ainsi qu'un regard plus affiné encore que dans ses précédents films sur les comportements de ses personnages. *Memories of Murder* (2003) et *The Host* (2006) avaient frappé les spectateurs par la capacité du cinéaste à mélanger avec succès les genres. Rien n'est plus difficile. Mais *Mother* sort désormais de cette problématique. Ce ne sont plus les genres qui font l'objet d'un savant mélange, mais les ambiances, les tons, et surtout, les affects.

*Mother* fait souvent rire tout en proposant un récit aux franges du pathétique. En résumé, c'est un mélo ponctué de notations hilarantes. La comédie, la chronique sociale, le récit policier s'y entremêlent avec un art virtuose, quoique discret, sans équivalent dans le cinéma contemporain. La trivialité y côtoie le lyrisme.

Dès les premières images, Bong Joon-ho plante décor et personnages avec un sens de la concision et de l'humour, de la précision et de la satire. Do-joon est un jeune homme simple d'esprit et gaffeur, sur lequel veille sa mère, modeste veuve. Une lycéenne est retrouvée morte, le crâne défoncé, sur le toit d'une maison.

Parce qu'il a été le dernier à l'avoir vue, que l'on a retrouvé une balle de golf qui lui appartenait sur les lieux du crime, Do-joon est arrêté par la police, trop heureuse de mettre la main sur un coupable dans de si brefs délais. Lui ne se souvient de rien. Sa mère, persuadée de son innocence, va tout tenter pour le faire sortir de prison, jusqu'à mener une enquête pour retrouver le vrai meurtrier, peut-être un des amants de celle qui se révèle avoir été une peu farouche écolière.

La progression de l'enquête policière se trouve dopée par l'amour aveugle que porte le personnage principal à son fils. Derrière le suspense inhérent à l'intrigue, se met au jour la nature du lien qui unit la mère à son rejeton. Bong Joon-ho en donne, avec une subtile élégance, plusieurs clés.

D'abord psychologiques. Aguerrie par des années de veuvage et de pur dévouement maternel, définie elle-même par la place que lui a assignée la société coréenne, la mère agit selon un comportement déterminé par sa solitude affective, voire sexuelle - certains détails du film ne laissent aucun doute quant à cette hypothèse. Sans qu'il soit besoin de dévoiler le résultat de la quête de l'héroïne, il apparaît évident que l'amour maternel trouve son assise dans une forme de plus en plus aiguë d'indifférence au réel, une insensibilité extrême, symbolisée par les aiguilles d'acupuncture que se plante dans la cuisse, à la fin du film, cette ambiguë mère courage.

L'affect du personnage prend une étonnante dimension criminelle. Avec une science rare, le film dévoile la névrose qui sous-tend l'amour de la mère, a contrario du simili conte de fée que le récit semblait raconter dans ses prémices.

La mise en scène fait entrer ce récit réaliste dans une dimension symbolique qui se situe bien au-delà de la psychologie. L'écran large du cinémascope est ici utilisé pour immerger les protagonistes dans un espace trop grand pour eux. La maternité devient une mythologie démoniaque.

Une vieille dame danse absurdement au milieu d'un champ de blé dès les premières images. L'élégie se confond avec la description clinique, la signification allégorique apparaît insensiblement derrière le récit d'une femme prête à tout pour sauver son fils.

Les Inrocks - Serge Kaganski :

*Mother*  
BJH ne cesse d'égarer son spectateur sans jamais le perdre, formidable paradoxe. Et s'il en profite pour épingler une fois de plus les dysfonctionnements des institutions ou le regard parfois aveugle de la société sur certains individus, il sonde au cœur de son film une autre question peut-être plus dérangeante : poussé jusqu'à un certain degré, l'amour d'une mère pour son fils est une nécessité et une folie, il protège et tue, il est magnifique et monstrueux. Sous ses dehors de jeune prodige du cinéma de genre un peu rigolard, Bong Joon-ho interroge mine de rien à chacun de ses films le malaise dans notre civilisation. Son cinéma ne mélange donc pas seulement les genres, mais aussi le noble et le trivial, la surface fun et la profondeur plus grave, la distraction et la réflexion. Son désir, son énergie, sa liberté sont contagieux.

Kim Hye-ja est une très grande actrice en Corée...

Quand je suis né elle était déjà actrice ! Enfant, dès que j'allumais la télé, elle apparaissait. Pour les Coréens, elle est comme l'air, toujours présente... J'étais donc très excité de travailler avec elle, et j'avais vraiment envie de faire un travail de re-création, pour qu'il y ait un renouveau dans son interprétation. C'était l'un des fondements du film : lui offrir un rôle à contre-emploi, dans lequel elle jouerait un personnage complètement hystérique et qui fait preuve d'une obsession malade pour son enfant.

A partir du 24 février  
jusqu'au 8 mars

le nouveau Tony Gatlif

**LIBERTÉ**

1 h 51

**en sortie nationale**

et

du 4 au 8 mars

CHAQUE JOUR

EST UN JOUR

DE FÊTE 1h25

de Dima El-Horr

France/Liban/Allemagne

Visitez le site

[cinemateuro1.com](http://cinemateuro1.com)

pour lire la fiche  
et écouter la  
chronique radio



Dans *Memories of murder*, le polar qui l'a révélé en Occident, Bong Joon-ho portait d'un sordide fait divers pour brosser un portrait de la société coréenne sous la dictature des années

80. Dans le film d'horreur *The Host*, un monstre mutant dans les égouts de Séoul permettait au réalisateur d'évoquer les relations tourmentées de la Corée du Sud avec le puissant allié américain. La première partie de *Mother* semble, aussi, aller du particulier au global... Une veuve se démène pour prouver l'innocence de son fils, jeune homme un peu simplet emprisonné pour le meurtre d'une lycéenne. Les démarches, tragi-comiques, de cette mère Courage se heurtent à la paresse d'un policier qui veut clore le dossier pour retrouver sa tranquillité et à la vénalité d'un avocat qui refuse de se fatiguer pour une affaire aussi peu lucrative. Ces personnages reflètent une société douce avec les puissants et impitoyable avec les sans-grade, que le réalisateur épingle avec sa verve habituelle.

Mélange des genres (du thriller au mélo). Ruptures de ton brutales. Et humour noir décapant (courses-poursuites au golf et ping-pong verbal au commissariat)... A mi-parcours, Bong Joon-ho inverse le mouvement : le récit se concentre sur la mère et sa relation obsessionnelle, étouffante, mortifère avec son fils. Sans perdre sa vivacité initiale, la mise en scène se resserre sur l'étonnante Kim Hye-ja. Derrière sa fragilité apparente, l'actrice (Incarnation de la « maman idéale » à la télévision coréenne) transmet énergie et violence à cette vieille femme au bord de la folie. Prête à tout - vraiment tout - pour sauver la chair de sa chair. On admire cette femme au moins autant qu'on la craint...

Télérama